



L'itinéraire d'Ernest Dükü pourrait se résumer en un mot : mystique. Quand il vient au monde, en 1958, à Kouassi-Blékro, en Côte d'Ivoire, il est déjà sous l'influence des signes, car sa mère, marchande de textiles traditionnels, lui inculque le sens des symboles akan qui ornent les tissus. Mais cette vie de famille paisible est soudain troublée par la mort de son père; dès lors, il se retrouve, par la force des événements, à seconder sa mère dans ses tâches quotidiennes.

Entre 13 et 15 ans, le jeune Dükü est initié et fait son entrée dans la société secrète des hommes. « J'y ai appris, entre autres, la gestion de la virilité, aussi bien sur le plan social que psychologique. Pour moi, ce fut la grande école », affirme-t-il. Mais il passe le plus clair de son temps à décorer les cases de son village, qui deviennent, progressivement, une attraction touristique.

Lorsqu'il prend conscience de la richesse artistique du groupe akan, il note au passage que l'univers de celui-ci est aquatique, donc féminin. Cette ethnie célèbre la femme dans toute sa splendeur. Fortement influencé par cette culture et vouant une profonde affection à sa mère, il décide de diffuser à travers le monde ce savoir ancestral qui le possède entièrement. Grâce à ses talents en peinture, après le bac, en 1975, il rentre aux Beaux-Arts d'Abidjan, où il découvre, au bout de cinq années d'étude, que l'esthétique pure l'intéresse au plus haut point. Pourtant, de cette période fructueuse, il ne conservera que la puissance des couleurs et la légèreté du tracé.

Dans le but d'approfondir son art, il sillonne le continent et confronte les symboles akan à ceux des Dogon du Mali, et aux peintures rupestres du Tassili, en Algérie. Mais, en définitive, c'est l'Égypte antique qui retient son attention. Il est particulièrement bouleversé par la personnalité flamboyante d'Imhotep (3 000 ans avant J-C), qui fut architecte, médecin, savant et grand prêtre, la quintessence du savoir à ses yeux.

En 1980, Dükü atterrit à Paris pour entamer un second cursus qui le conduira dans un cabinet d'architecte. Toujours hanté par la force des symboles, comme un appel souverain et incontrôlable auquel il ne saurait résister. Il se tourne alors exclusivement vers la peinture. Et, en 1996, une première exposition s'impose dans le cadre de « La Semaine des peintres vincennois ». D'autres suivront, quasiment chaque année. En 1997, son talent est salué par la médaille d'or des Arts au Salon d'Aix-en-Provence. Mais ces instants marquent sa rupture avec le monde animiste qui l'influçait jusqu'alors. Dorénavant, il considère que sa formation, qui oscille entre traditions et rationalités cartésiennes, est complète. « Il m'a fallu emprunter ce parcours singulier de l'esprit pour trouver le chemin de l'âme », dit-il.

Sa technique va en s'améliorant. Au début, il pose les couleurs, toujours les mêmes, avec une prédilection pour le noir, qui marque, selon lui, la fin de tout être. Ensuite, il jette des gammes de blanc kaolin, utilisé dans les rituels animistes, une forme d'invitation à la renaissance : mourir pour mieux renaître semble être le credo de l'artiste. Au final, il associe des traits empreints de mysticisme, définitivement confirmés par la présence des cordes et autres boulons. L'œuvre, à mi-chemin entre la peinture et la sculpture, consacre l'empire des symboles. Une apparente complexité semble se dégager de son travail, mais toutes ces composantes octroient à ses toiles un caractère hiératique et sacré, qui n'est pas sans rappeler l'influence de la statuaire négro-africaine.

Scènes historiques et personnages envahissent ses tableaux comme pour mieux rappeler l'origine du monde. Ernest Dükü cherche à susciter des émotions et à capter l'intérêt sur l'essentiel des éléments qui relient les hommes entre eux et perpétuent ainsi l'histoire de l'humanité. Et sacre la peinture dans un dialogue sauvage et silencieux aux accents d'éternité. ○ **CHANTAL NDIAYE OLAGOT**

ERNEST DÜKÜ

Le gardien du temple

Artiste peintre, Ernest Dükü s'inspire de l'univers des signes-symboles, chers à l'Égypte antique et aux Akan de Côte d'Ivoire, pour créer une œuvre mystérieuse empreinte d'une très forte dimension sacrée.